

Essais sur la critique et sur l'homme, par M. Pope; ouvrages traduits de l'anglois en françois
Londres, 1737.

Traduit par Étienne de Silhouette
(1709-1767)

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES SUR LE GOÛT DES TRADUCTIONS

(259) Je crois ne pouvoir mieux faire que de puiser dans une Préface de Mr. de Tourreil, qui, pour me servir des termes de l'Editeur du Recueil de ses Œuvres, n'est presque qu'un tissu de ce que les plus excellens Critiques de l'Antiquité ont dit de meilleur sur la Traduction, sur l'Eloquence, &c. Peu fait pour l'esclavage, l'esprit de Mr. de Tourreil avoit (260) dans ses premières traductions tellement secoué le joug, & pris l'essor, qu'à peine pouvoit-on reconnoître le Modèle dans la Copie. Il revint de ce goût, retoucha ses traductions, & s'attacha exactement à son texte, sans jamais se permettre ni retranchement, ni addition. Fidèle par-tout au sens, il ne l'est guère moins à la lettre; il s'en approche le plus près qu'il peut, & ne manque point d'en prendre les tours, les figures, le nombre même & la cadence, toutes les fois que le génie de notre Langue le comporte. C'est qu'il jugeoit qu'un Interprète ne sauroit trop se conformer à son original; qu'écrivant principalement pour les personnes qui ignorent les Langues savantes, il doit par son travail suppléer aux lumières qu'elles n'ont pas, leur présenter son Auteur tel qu'il est, enfin les mettre à portée d'en connoître le fort & le foible, de sorte qu'elles soient en état de prononcer également sur ce qu'il y a de mauvais comme sur ce qu'il y a de bon.

C'est de la Préface de l'Editeur que je tire ces témoignages qui renferment plusieurs traits sur le goût des Traductions. Elle a eu l'admiration de tous (261) les vrais Connoisseurs, & l'on convient que c'est un ouvrage des plus parfaits dans son genre. Mais voyons la manière dont Mr. de Tourreil expose lui-même les idées qu'il s'étoit faites enfin de la grande fidélité qu'exige la Traduction. J'ai cru, dit l'Editeur, que peut-être le Public seroit bien aise de savoir ce qu'un excellent Auteur qui avoit passé toute sa vie à traduire, peusoit dans ses derniers jours sur la Traduction. Ce jugement doit être de poids, si l'on trouve, comme il le dit, dans celle des harangues d'Eschine & de Démosthène sur *la Couronne*, par où Mr. de Tourreil a terminé ses travaux, une éloquence mâle & saine, que le tems a mûrie, que l'exercice a fortifiée, & que de longues réflexions sur les règles & sur les modèles ont portée

à sa perfection.

"Toute Paraphrase, dit Mr. de Turreuil, déguise le texte: loin de présenter l'image qu'elle promet, elle peint moitié de fantaisie, moitié d'après un Original, d'où se forme un je-ne-sai-quoi de monstrueux qui n'est ni Original, ni Copie. Cependant un Traducteur n'est proprement qu'un Peintre (262) qui s'assujettit à copier. Or tout Copiste qui dérange seulement les traits, ou qui les façonne à sa mode, commet une infidélité. Il pêche dans le principe & va contre son propre plan: faute de savoir qu'il a tout fait, s'il attrape la ressemblance; & qu'il ne fait rien, s'il la manque. Moi donc, comme simple Traducteur, j'ai mon modèle, & je ne puis assez m'y conformer; que j'étende ou que j'amplifie ce qu'il serre ou ce qu'il abrège, que je le charge d'ornemens lorsqu'il se néglige, que j'en ternisse les beautés, ou que j'en couvre les défauts, qu'enfin le caractère de mon Auteur quel qu'il soit, ne se retrouve point dans les paroles que je lui prête, ce n'est plus lui, c'est moi que je présente. Je trompe sous le nom de truchement; je ne traduit point, je produis ."

L'Essence des Traductions consiste donc principalement dans la fidélité & l'exactitude. On peut en ce point les comparer à l'Histoire. L'une rapporte les pensées, ainsi que l'autre rapporte les faits, & il est aussi peu permis d'en altérer les circonstances que le fond. Les (263) changer, c'est faire injustice à son Héros ou à son Auteur, & encore plus à ce dernier: car il n'est guère d'Auteurs, il n'en est peut-être point qui ne préférât d'être traduit fidèlement, comme il n'est guère de Traducteurs qui ne préférassent de traduire librement, c'est à dire, en se donnant la permission d'altérer l'original. L'exactitude est un assujettissement pénible & peu glorieux.

Il faut avoir traduit pour sentir tout le poids d'un si dur travail. Quel tourment de ne prendre la plume que pour la conduire au gré d'une imagination étrangère; c'est s'asservir à ne rien penser, à ne rien dire de son chef, & s'anéantir en quelque façon pour se reproduire sous la forme d'autrui. A cette gêne perpétuelle se joint la différence des Langues: elle vous embarasse toujours, & souvent vous désespère. Vous sentez que le génie particulier de l'une est souvent contraire au génie de l'autre, & qu'il périt presque toujours dans une version; de sorte que l'on a justement comparé le commun des Traductions à un revers de Tapisserie, qui tout au plus retient les linéamens grossiers (264) des figures finies que le beau côté

représente.

C'est ce qu'on peut dire avec justice des Traductions qui sont trop littérales; car il est des excès en tout, & l'art consiste à les éviter. Il faut quelquefois savoir secouer à propos le joug d'une sujettion outrée. Mais qu'il est difficile de prescrire les bornes d'une timidité judicieuse, & d'une heureuse hardiesse! Assujetti fidèlement à la qualité des pensées & des figures qui caractérisent un Auteur, un habile Traducteur tâche de les retracer. Il ne s'astreint point à la nécessité de rendre mot pour mot, mais de tous les mots il en conserve & l'espèce & la force. Il ne les compte point, mais il les pèse. Il ne perd jamais de vue ce premier devoir, de faire ressembler la copie à l'original; & s'il se donne des libertés, ce n'est que pour y parvenir; il se transforme le plus qu'il peut en celui qu'il traduit, il tâche de se revêtir de ses sentimens & de ses passions, afin d'être copiste sans le paroître. Il doit sur-tout reprimer cette complaisance intérieure qui ne cesse de nous ramener à nous, & de ramener tout au goût de notre Nation & de notre tems, (265) en sorte qu'au lieu de se faire à l'image des autres, on les fait à la sienne.

Plusieurs personnes croient *qu'il est permis de remplacer les idées outrées, les détails bas, les comparaisons forcées ou triviales, par des choses plus justes & plus nobles.* On a finement critiqué les premières traductions de Mr. de Turreil, (traductions que cet Auteur réforma dans la suite) en disant qu'il avoit voulu donner de l'esprit à Démosthène. Il eut néanmoins des partisans, qui jugèrent que ses infidélités tournoient à l'avantage de l'original, & qui soutinrent qu'il avoit eu raison de le rectifier en quelques endroits, & de lui prêter des beautés en plusieurs autres. Ces éloges outrés qui auroient perdu pour jamais un homme médiocre, ne l'éblouirent point. Il les desavoua hautement, & protesta qu'il les regardoit comme la plus cruelle censure que l'on pût faire de son ouvrage.

D'ailleurs, par la même raison qu'un Auteur s'est trompé en croyant juste & noble ce qui ne l'étoit pas, un Traducteur peut également s'abuser sur ses propres idées. Les personnes qui sur des choses de goût & de sentiment pensent par eux-mêmes, varient extraordinairement (266) dans leurs opinions. Comme il n'y a rien de si incertain que les jugemens humains, il est naturel d'en conclure que si l'on adoptoit tous les changemens qui seroient faits par plusieurs Traducteurs, plus ils auroient d'esprit & de goût, ou

présueroient d'en avoir, plus on courroit le risque de perdre les traits les plus frappans de l'original.

Tous les changemens que l'on fait dans une traduction libre sont particulièrement fondé sur cette maxime, *qu'il faut toujours faire parler dans notre Langue les Auteurs étrangers, comme il est à croire qu' ils auroient parlé eux-mêmes*. Il y a quelque chose d'antérieur aux expressions, ce sont les idées; & cette maxime ne sçauroit tout au plus être juste, qu'autant qu'on la restreint au choix des expressions qu'eût fait un Auteur pour exprimer ses idées, & qu'on ne l'étend point aux idées qu'il exprime; elles doivent diférer suivant la diversité des mœurs, des usages, des coutumes, &c. Tel Auteur qui écrit dans sa propre Langue pour ses compatriotes, eût pensé différemment s'il eût écrit dans une autre Langue, pour une autre Nation. Cela me rappelle un argument (267) que l'on a fait contre un endroit de *l'Essai sur la Critique*. On prétend que *si Mr. Pope eût écrit en François, il se seroit autrement exprimé*. Le passage dont il est question est relatif au mécanisme de la Poésie Angloise, tout-à-fait différent de celui de la Poésie Française. Si Mr. Pope eût écrit en François pour les François, on auroit vraisemblablement rencontré dans son *Essai sur la Critique* un caractère des mauvais Vers François, à la place de celui qu'il donne des mauvais Vers Anglois. Ce ne sont que les Anglois, ou que ceux qui connoissent à fond leur Poésie, qui peuvent juger si Mr. Pope s'est bien exprimé. Quoique j'aye bien senti que pour tout autre cette pensée seroit obscure, j'ai dû cependant, en Traducteur fidèle, la rendre telle qu'elle étoit; & c'est uniquement pour mettre le Lecteur en état de l'entendre, que j'ai donné dans la Préface une idée de la Poésie Angloise. C'est l'endroit de cet éssai le plus obscur pour les François, & peut-être le seul qui le soit.

"Il ne faut pas, *dit Mr. de Turreil*, que les mœurs, les usages, les coutumes, les cérémonies, les jeux, les (268) loix entièrement dissemblables des nôtres nous effarouchent. On s'y doit aprivoiser, sur peine de perdre tout ce que l'on peut gagner dans le commerce de la belle Antiquité. Nous ne pouvons entendre ni goûter les anciens Auteurs, qu'à mesure que nous nous transportons au lieu de la scène. Et l'on peut apliquer à ce propos, ce que Plaute dit plaisamment dans le prologue d'une de ses Comédies: *La scène est à Epidame, ville de Macédonie; allez-y, & y demeurez tant que la pièce durera.*"

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES SUR LE GOÛT DES TRADUCTIONS

Une traduction ne doit jamais déguiser le goût & le caractère des ouvrages d'une Nation; elle est imparfaite, si elle ne met le Lecteur en état de les connoître & d'en juger. Que le Lecteur aussi se ressouviennne que l'on ne sçauroit juger d'un tableau qu'on ne l'envisage dans son jour, & de son point de vuë. La traduction de ces Essais demande qu'on se transporte quelquefois d'esprit en Angleterre pour certaines idées, expressions & comparaisons, dont la délicatesse d'un goût trop timide condamne la singularité, ou qu'elle exclut de parmi nous aux dépens de la force & (269) du vrai. On auroit tort d'en faire une objection contre l'ouvrage. Chaque Nation a ses mœurs, & un Lecteur judicieux ne perd jamais cette observation de vuë.

"Il y a bien des personnes (*dit le Journal des Sçavans, Avril 1730*) qui souhaiteroient que toutes les traductions fussent d'après l'idée & les principes que M.D.S. vient de nous exposer. Ils voudroient que ces copies ressemblassent autant qu'il est possible à leurs originaux, & qu'on y conservât à chaque Auteur son air propre & naturel, & jusqu'à ses défauts même. Chercher à le franciser, c'est l'altérer & le changer. L'eût-on embelli, on l'a défiguré. On est Auteur, & bon Auteur si vous voulez, mais enfin on n'est pas traducteur, & il falloit l'être. Nous avouons que cet air étranger, conservé dans une traduction Françoisse, pourroit blesser quelques Lecteurs; mais pour l'homme d'esprit, pour le Philosophe exempt de ces préjugés qui bornent l'homme vulgaire à sa Nation, c'est un spectacle bien agréable que cette prodigieuse diversité (270) que la différence des pays & des siècles met entre les esprits; & quand même il ne goûteroit pas ces nouvelles manières de penser, de sentir, de s'exprimer, il seroit toujours charmé de les connoître."

Si cependant on ne se propose point de donner une traduction, que l'on ne veuille faire qu'une simple imitation ou un extrait de la substance d'un Ouvrage, & que l'on en prévienne le Lecteur, on n'est point alors obligé à s'assujettir à toutes les règles sévères de la traduction. Mais cette liberté même doit être resserrée dans de justes bornes; & je ne trouve que deux cas où il soit permis de s'en servir. L'un est celui de l'Imitation, qui ne doit avoir lieu que pour les traductions en vers. L'autre est celui des Ouvrages qui tiennent de la nature des commentaires, ou qui sont remarquables par l'importance des instructions qu'ils renferment. Ces instructions peuvent être de divers genres, littéraires, philosophiques,

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES SUR LE GOÛT DES TRADUCTIONS

morales, politiques & religieuses; & le motif qui peut engager à en traduire une partie, peut dissuader d'en traduire l'autre: je parle de l'envie d'être utile (271) à sa patrie, qui ne permet pas toujours de suivre pas-à-pas un Auteur dans les choses qu'il a écrites relativement aux idées particulières de la Religion & du Gouvernement de son Pays. Dans ce cas même un Auteur censé [*sic*] approuvera les changemens nécessaires, sans lesquels un Ouvrage ne pourroit ni ne devoit être admis chez la Nation pour laquelle on auroit eu en vuë de le traduire. L'art consiste à faire ces changemens, comme l'Auteur original auroit pu lui-même les faire, s'il se fût trouvé dans les circonstances du Traducteur. Rien n'est plus difficile que de juger des justes bornes de cette liberté; heureux qui peut en ce cas consulter l'Auteur même. On peut être sûr que tous les changemens qui ont son approbation, ne décomposent point le fond essentiel de son Ouvrage; & l'on ne peut, sans un excès d'amour-propre, se flater de la même certitude par rapport à ceux qu'il n'approuveroit pas. On voit par-là même que ce qui est matière à changement, ne peut rouler que sur des choses admises dans un Ouvrage comme hypothèses; & dont la diversité n'entraîne point de différence (272) nécessaire dans les conséquences qui en résultent. Mais à moins de quelque raison semblable, rien, ce me semble, ne justifie les changemens que l'on présume de faire dans une traduction en prose.

La Prose étant beaucoup plus propre que la Poësie à rendre avec exactitude le sens entier de l'Auteur que l'on traduit, c'est une des raisons qui m'ont engagé à traduire en prose ces Essais de Mr. Pope. D'ailleurs l'entreprise étoit plus proportionnée à mes forces & à mon loisir.

La Prose à la vérité ne peut donner qu'une image imparfaite de la Poësie.

"Il y a dans Horace, dit Milord Roscommon, une certaine sérénité, pour ainsi dire, une clarté, une harmonie, qui coulent avec une grace que la Prose ne peut rendre: elle dégrade ses pensées; elle ne montre que l'étoffe, & non le talent de l'Ouvrier. Moi, qui depuis plus de vingt ans me suis attaché à son service, à peine puis-je dans cet habillement reconnoître mon ancien Maître."

Elle a une certaine démarche grave, posée, qui ne sauroit guère s'élever de terre. Comment pourroit-elle donc représenter la Poësie, qui n'est belle qu'autant qu'elle (273)

prend un essor impétueux & rapide, & qu'elle nous enlève pour ainsi dire au dessus de nous-mêmes? L'illustre Magistrat, Mr. Bouhier, de qui j'emprunte ces dernières expressions, vient de nous faire voir par sa traduction en vers du Poëme de Pétrone sur *la Guerre Civile*, que l'on peut triompher avec succès de l'assujettissement du génie de notre Langue & de celui de notre Poësie; qu'on peut quelquefois trouver des tours & des expressions équivalentes aux Originaux, & mettre son esprit au degré de chaleur qu'avoit le Poëte même.

Mais que ces exemples sont rares! Peut-être même que tous les Poëmes ne sont pas susceptibles d'une bonne traduction en vers François. Pour un qui réussit, mille échouënt. Lorsqu'on ne trouve point dans une traduction en vers *cet essor impétueux & rapide qui nous enlève, pour ainsi dire, au-dessus de nous-mêmes*, le Traducteur fait sa critique, en faisant l'éloge de la Poësie. Ou pourquoi même en faire l'éloge, si l'on ne prétend qu'à *la simplicité, à la précision, & à la clarté*, si l'on croit *qu'il n'est question de raisonner, non de peindre?* En ce cas, une Prose soutenuë est préférable à une Poësie qui (274) devient languissante. Il me semble donc que quelquefois une traduction en prose devient préférable à une traduction en vers: il faut sans doute préférer celle-ci pour les Poëmes, *où la plupart des pensées recevant tout leur lustre des ornemens de la Poësie, perdent, lorsqu'on les en dépouille, ce qu'elles paroissent avoir de sublime & de frappant*. Mais lorsque la Poësie est sublime, & que les pensées, indépendamment de son secours, le sont aussi par elles-mêmes; ou il faut réunir ce double sublime; ou, si la concision de l'Auteur ne permet pas d'y atteindre, il vaut mieux, ce me semble, sacrifier celui des vers à celui de la pensée. Alors la prose peut emprunter les beautés de la Poësie. On doit alors permettre à un Traducteur *des figures élevées & hardies, des tours vifs & énergiques*, de n'être point scrupuleux observateur de *cet arrangement trop compassé qu'exige la prose ordinaire, & d'adopter ce tour pressé de la Poësie, qui est plus indépendant des liaisons & moins asservi aux contraintes de la construction*. Il faut qu'une prose qui rend des vers, soit une prose poétique, & que ne pouvant marcher du même pas que la Poësie, elle l'imite & la suive (275) d'aussi près qu'il est possible; qu'elle en imite même l'harmonie, quoiqu'elle ne le puisse qu'imparfaitement: car enfin la prose a ses nombres & sa cadence; cadence plus libre, plus aisée, plus variée, mais trop simple, moins agréable, fort au dessous de l'élévation de celle des vers, où elle est

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES SUR LE GOÛT DES TRADUCTIONS

beaucoup plus marquée & plus sensible. C'est l'effet de la régularité de leurs rimes & de leur nombre de syllabes, joug qu'on ne sçauroit secouer sans détruire la Poësie Française.

Il y a beaucoup d'art à imiter, soit en vers ou en prose, l'harmonie de son original. La vraie règle de l'harmonie est que le mouvement de la cadence exprime doublement l'idée que les paroles exprimoient déjà. Quoique nos vers soient d'un nombre égal de syllabes, ils ne laissent pas que d'être susceptibles d'une grande variété de cadence par le choix des mots dont l'assemblage forme des vers nerveux ou coulans, une Poësie légère ou majestueuse, badine ou sérieuse, &c. L'harmonie ne sçauroit à la vérité y être aussi variée que dans les vers Grecs & Latins, où il n'y a que la valeur & non le nombre des syllabes qui soit fixe, & (276) où il y a un plus grand nombre d'inversions; sources de variété. La Poësie Angloise est aussi beaucoup plus variée que la Française, soit par sa cadence, soit par ses inversions. Il faut même observer que comme le genre de ces diverses Poësies ne correspond point à celui de la nôtre, nos vers ne peuvent en rendre l'harmonie qu'imparfaitement; ce n'est jamais qu'une imitation. Si l'on ne peut en prose en approcher d'aussi près qu'en vers, on est aussi moins exposé à de grands écarts; on y trouve rarement ce qui se trouve souvent dans les traductions en vers, une harmonie qui dément précisément le caractère de celle de l'original. La prose n'en peut donner qu'une esquisse, la poësie en marque les traits plus fortement, & par cette raison même elle est plus exposée à les défigurer.

Soit que l'on traduise en prose ou en vers, la première obligation est de bien considérer quel est le génie & le caractère de son Auteur, de le bien prendre, & de le représenter conforme à lui-même. Par exemple, un Homère sec en François, un Pindare plat, un Hérodote concis, un Thucydide difus, un Isocrate véhément, un Démosthène (277) doucereux, présenteroient des Ecrivains travestis, qui n'auroient rien de commun que le nom avec les Originaux Grecs.

Le stile de Mr. Pope, sur-tout dans *l'Essai sur l'Homme*, est extrêmement concis; jamais Poëte n'a été plus avare de paroles & plus abondant en sens. La moindre paraphrase énerve sa vigueur, lâche & dissout, pour ainsi dire, un corps entièrement solide & serré.

Lorsqu'un Auteur se pare des fleurs de la Poësie, il donne presque toujours dans un stile un peu difus, qui donne au Traducteur l'espace de se retourner, & de substituer à des

ornemens d'autres ornemens équivalens, sans qu'il trahisse le caractère de son original. Mais lorsqu'un Auteur réunit aux graces de la Poésie une précision qui n'admet aucun mot qui puisse se supprimer, comme ils sont tous nécessaires, on n'en peut retrancher aucun sans tronquer la pensée, & on ne sauroit y en ajouter sans travestir le caractère concis du Poète. Les équivalens ne peuvent que rarement correspondre à sa précision: ils émoussent sa vigueur, changent son caractère ou sa pensée, & quelquefois tous les deux ensemble. (278) Quelques exemples en feront juger. Je n'en veux d'autre que la traduction des premiers vers de *l'Essai sur l'Homme*, où il me semble que pour peu que l'on approfondisse ce que Mr. Pope a dit, on trouvera qu'il s'est exprimé d'une manière tout-à-fait sublime.

Réveillez-vous, mon cher Bolingbroke, laissez toutes les petites choses à une basse ambition & à l'orgueil des Rois. Puisque tout ce que la vie peut nous donner, se borne presque à regarder autour de nous & à mourir, parcourons cette scène de l'Homme, &c¹

"Sors de l'enchantement, Milord, laisse au vulgaire

Le séduisant espoir d'un bien imaginaire.

Fui le faste des Cours, les honneurs, les plaisirs;

Ils ne méritent point de fixer tes désirs.

Est-ce à toi de grossir cette foule importune,

Qui court auprès des Rois encenser la fortune?

Viens, un plus grand objet, des soins plus importans,

Doivent de notre vie occuper les instans.

Ce grand objet c'est l'Homme, &c." Mr. Pope ne dit point *laisse au vulgaire*; il dit, *laisse à l'ambition & à l'orgueil des Rois*. TOUTES les petites choses, (279) ces quatre mots disent plus que les cinq vers où l'on en fait le détail. Ce détail d'ailleurs ne correspond point à l'idée du Poète Anglois; car il entend par petites choses, celles mêmes qui sont l'objet de l'ambition & de l'orgueil des Rois, & non pas les soins d'un Courtisan. Milorad Bolingbroke ne l'étoit

¹ Awake! my St. John! leave all meaner Things
To low Ambition, and the Pride of Kings.
Let us (since Life can little more supply
Than just to look about us, and to die)
Expatriate free o'er all this Scene of Man, &c.

plus depuis longtems, & le Poëte lui auroit à ce sujet dit fort improprement *de sortir de l'enchantement*.

L'homme ne peut pas porter la vuë fort loin au-delà de lui-même; sa vie d'ailleurs est si courte: c'est ce qui fait dire à Mr. Pope, que *tout ce que la vie peut nous donner, se borne presque à regarder autour de nous & à mourir*. On ne trouve dans la traduction en vers d'autre équivalent pour cette belle pensée que ces expressions, *les instans de notre vie*.

Le sublime ainsi que le sens & la concision de l'original me paroissent noyés dans la paraphrase. Ce que le Traducteur dit est fort bon, mais ce n'est point Mr. Pope. On y trouvera un Poëte François, mais je n'y retrouve les expressions *ni du Poëte ni du Philosophe Anglois*.

Il y a plusieurs autres endroits dans la traduction de ces deux Essais en vers (280) qui me paroissent susceptibles de critique, mais je manquerois de candeur envers un Auteur dont j'honore les talens, si je ne déclarois point que j'en ai aussi trouvé plusieurs rendus heureusement. Ces endroits heureux me font juger qu'il auroit également bien réussi par-tout, si le génie de notre Langue & de notre Poësie l'eussent permis; & s'il eût eu d'autres principes sur la fidélité avec laquelle on doit traduire; c'est-à-dire, s'il n'eût point cherché à rapprocher son Auteur du goût François, dont je ne discute point les prérogatives, mais qui certainement est étranger dans un Ouvrage Anglois.

Au reste, deux traductions d'un goût tout-à-fait différent peuvent avoir chacune leur utilité. Si l'extrême concision de l'Auteur Anglois ne permet pas qu'on puisse le traduire en vers sans le déguiser, j'avouë d'un autre côté que la prose ne rend qu'imparfaitement ses vers. Il s'ensuit (& je ne le nierai pas) que quelque traduction que l'on en fasse, sur-tout de *l'Essai sur l'Homme*, elle ne sauroit être qu'inférieure à l'original. Rien même ne me confirme plus dans cette opinion, que la traduction de (281) Mr. l'Abbé du Resnel; & si cette réflexion venoit d'un homme de réputation en fait de Littérature, ce ne seroit point lui faire un compliment indifférent.

Je ne me suis proposé dans ces traductions, que de rendre fidèlement les pensées de Mr. Pope. Il m'a paru qu'elles pourroient tirer assez de beauté de leur propre fond, pour plaire à ceux qui ne sont point en état de les lire dans l'Original Anglois, embellies par une

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES SUR LE GOÛT DES TRADUCTIONS

Poésie sublime. Le Public doit à l'impression que la beauté de ces pensées a faite sur mon esprit, la publication de ces traductions, que je n'avois d'abord entreprises qu'en vuë d'apprendre l'Anglois. Les révisions par lesquelles elles ont passé, me donnent l'assurance de dire qu'elles sont aussi exactes que des traductions peuvent l'être. Je ne me suis permis *ni retranchement, ni addition*. J'ai suivi *la lettre d'aussi près qu'il m'a été possible*: peut-être même que trop rempli de l'Original Anglois, je l'aurai quelquefois suivi *plus que le génie de notre Langue ne le comporte*. J'ai tâché d'en imiter *les tours & les figures*; & lorsque je n'ai (282) point conservé les mêmes mots, j'en ai conservé, autant que je l'ai pu, & *l'esprit & la force*. Je crois que ce qui pourra paroître obscur dans ma traduction, le paroitra également au Lecteur, s'il pouvoit lire l'Original Anglois. Cette obscurité vient souvent d'une précision & d'une profondeur de pensées qui sont particulières à Mr. Pope, & qui font même une des plus grandes beautés de son *Essai sur l'Homme*. Ce n'est point un livre pour les esprits paresseux: on ne peut le lire qu'on ne se donne la peine de penser & de réfléchir. Je présume que présentant au Lecteur tout ce que j'ai moi-même trouvé dans l'original, hormis les graces de la diction & de la poésie, il est aussi capable que je puis l'être d'en creuser & d'en approfondir le sens; & j'ajoute que sûrement les réflexions qu'il fera, lui plaîtront plus que celles que j'aurois pu faire. Je n'ai point voulu courir le risque de noyer un text intéressant dans un commentaire indifférent.